La Cerniaz le Louis Rochat-Pantalon, chalet et pâturage situés au-dessus du village des Charbonnières

Cet alpage fut constitué à partir des Communs de la Cornaz, partie de vent. On a vu, en notre historique du chalet de la Palestine dont les bases sont les mêmes[1], qu'à la fin du XIXe siècle, ces communs furent démembrés et repris par deux propriétaires différents suivant le jeu des successions et des rachats des différentes part. A vent Louis Rochat du Vieux Cabaret, à droite Armand-Auguste Rochat, de la grande famille des Mouïson.

L'analyse détaillée de ce phénomène d'abandon d'un pâturage commun au profit de propriétaires particuliers nous entraînerait trop loin. Nous nous contenterons donc de prendre acte qu'à la fin du XIXe siècle, Louis Rochat, originaire de la Cornaz – on tient là le fil d'une possible démonstration – est propriétaire de cette zone de nos alpages.

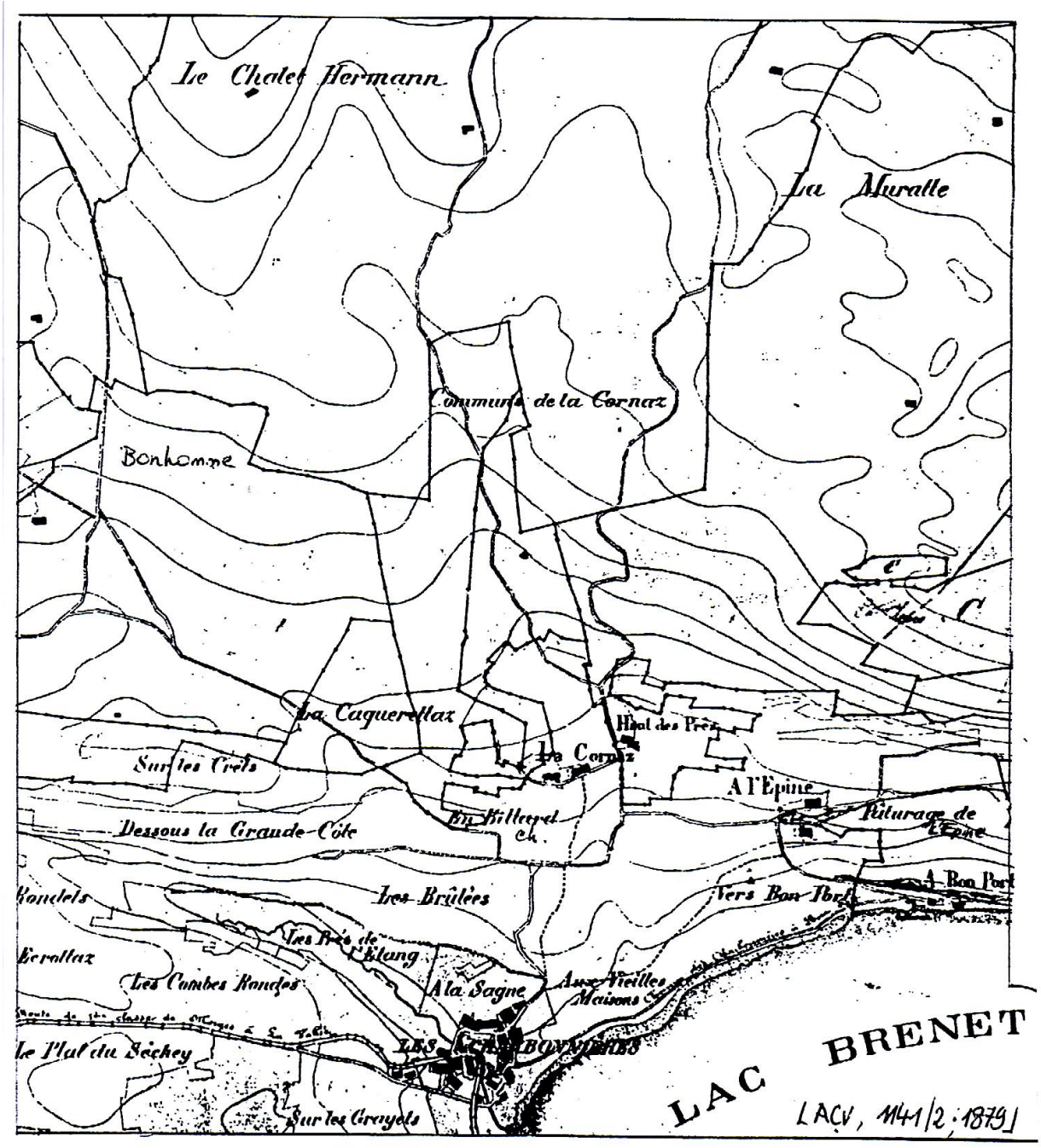
La Cerniaz comprenait certes la partie de vent des communs de la Cornaz, mais aussi un pâturage, La Caquerettaz – prononcez Caquerette - ancienne propriété des Thionville, des Crettets, aux Charbonnières, et d'autres parcelles de provenance imprécise sises lieu dit Les Grands Billards ou à la Grand-Côte où le nouveau propriétaire, parce que cette zone se trouvait relativement éloignée du chalet, fit construire une citerne.

Louis Rochat semble avoir tenu à sa propriété nouvellement constituée comme à la prunelle de ses yeux. Il faut dire que sa situation est privilégiée, dominant le village des Charbonnières, et même en partie la Vallée et ses deux beaux lacs, celui de Joux néanmoins visible que par sa pointe nord-est, face au Pont.

S'il avait existé un chalet sur la Caquerettaz, celui-ci ne pouvait qu'avoir été rudimentaire, probablement en bois. Il ne laisse aucune trace, d'autant plus qu'il est possible que le chalet actuel de la Cerniaz soit bâti sur son ancien emplacement. Un chalet voulu par Louis Rochat. Et cela selon ses ambitions qui restaient modestes. On le verra sur les photos, la bâtisse est petite, ordinaire apparemment dans ses formes épurées, simple construction avec toit à deux pans. Témoigne néanmoins d'un goût de la belle ouvrage, la porte de l'écurie en pierre de taille avec voûte. La faible hauteur du tout prouve deux choses : d'une part les ambitions modérées du propriétaire, et d'autre part le fait que ces prédécesseurs étaient de taille modeste, sans cela ils se seraient cognés le front contre la clé de voûte, celle-ci portant la date de 1892, année ou fut construit le chalet.

Pour l'heure, afin de mieux situer cette bâtisse, nous vous proposons de retrouver la carte ACV, GC 1141/2 :

[1] Voir sous Palestine le rapport de Georges Vagnières pour 1973.



Le chalet n'est pas encore représenté parce que non construit. Il faut le situer à gauche du hameau de la Cornaz, au nord-ouest de la délimitation du Champ du Moulin, à quelque 100 mètres de l'angle.

La soumission pour la construction du chalet est faite le 27 octobre 1891 par Clot & Piscineli, entrepreneurs de travaux en ciment à Vallorbe qui seront retenus. Le coût, facturé le 30 juin 1892, sera de 1792.85.

Les deux citernes, l'une près du chalet, et l'autre lieu dit sur les Roches (Grands Billards), coûteront respectivement 880.- et 760.-

Le charpentier sera Auguste Rochat. Nous ignorons le montant de ses travaux.

La chaudière, celle-ci prouvant une fabrication de fromage, sera fournie par Louis Pasche, fabrique de chaudronnerie à Lausanne. Ce sera un chaudron tout

modeste, puisque celui-ci ne peut contenir que 100 litres de lait. Prix, chaudière, une poche à séré en cuivre, une poche à écremer en bois, transport, 69 fr. 75.

Il ne fait aucun doute, vu la faible contenance de la chaudière, que Louis ou ses fils ne fabriqua guère là-haut que des pâtes molles, tommes ou vacherins, le gruyère étant absent de la production, qui aurait nécessité de beaucoup plus grandes quantités de lait.

Louis Rochat, pour mieux rentabiliser son train de chalet, acceptera l'ouverture d'une carrière dite de la Caquerettaz. S'y serviront en particulier Emile Poget de Premier, utilisant des pierres pour la reconstruction du village des Charbonnières après l'incendie de septembre 1900.

Un contrat, au sujet de la fabrication de tommes, permet de retrouver la manière dont se traitait les affaires en ce temps-là.

Entre les soussignés, Mrs Albert Rochat Vieux Cabaret, et Louis Rochat Cabadoz, laitier, tous les deux domiciliés aux Charbonnières, il est convenu ce qui suit :

Le premier déclare vendre au second les tommes fabriquées à ses montagnes, soit le Chalet Hermann et la Cerniaz, du 8 juillet, soit livrables au 15 juillet, jusqu'au 15 septembre 1908, au prix de fr. 1.08 cts (un franc huit centimes) le kg rendues à son domicile aux Charbonnières.

La marchandise sera livrée chaque semaine, soit le vendredi, et 2 fois par semaine si cela est nécessaire.

Le paiement s'effectuera chaque semaine, soit régler la marchandise reçue la semaine auparavant.

Les fromages et les vacherins seront vendus au plus offrant.

Le marchand fournira les caisses nécessaires pour le transport des tommes.

Les 10 francs d'arrhes reçus sont par-dessus le marché.

Ainsi fait aux Charbonnières le 22 avril 1908.

Albert Rochat

Signalons, pour mieux comprendre la situation, qu'Albert Rochat dit Beud, futur laitier du Pont, montait la montagne de son père et d'autre part louait celle du Chalet Hermann, propriété de la commune du Lieu. C'est là-haut qu'il fabriquait le fromage, les pâtes molles peut-être de même, par commodité le lait monté de la Cerniaz au Chalet Hermann pour y être fabriqué. La Cerniaz n'aurait donc pas connu très longtemps des fabrications. Nous ignorons bien entendu où aurait bien pu passer la chaudière une fois celles-ci mise hors service ! Une belle petite chaudière, n'est-ce pas, Louis ?

La liste des amodiateurs de la Cerniaz après que la famille Pantalon eut abandonné la branche laitière, ne nous est pas connue en son entier. Juste savons-nous qu'en 2000 au moins, la montagne était louée par les frères Genier des Charbonnières. Nous avions pu écrire à ce propos.

Une visite à la Cerniaz le mercredi 8 novembre 2000

Le locataire, Olivier Genier, maison rose dans le virage de la boulangerie. J'ai rendez-vous à 11 heures du matin. Départ à 11 h. 03, visible au clocher de l'église. L'homme fume un gros stumpf, qui empeste la voiture. Il conduit vite, vieille caisse qu'il vient de racheter, me dit-il. Il n'en sait pas encore le prix, dans les 2000.- Ca ronfle.

- Subaru passe partout ! que je lui dis.

Il sourit. Et à ce moment même s'engage sur le méchant chemin de la Cerniaz qui prend son départ dès la route de Mouthe, à angle droit, de l'endroit que l'on nomme Caquerettaz, mais qui le sait encore ? Et ça ne bronche pas, même sur ce chemin en terre sur l'essentiel du parcours. Et la voilà, la Cerniaz bien aimée, si petite certes, mais si belle.

L'homme décote et rentre. Je le suis, l'appareil de photo à la main.

- Mon Dieu, comme c'est petit, pourrait-on dire.

Voici donc la cuisine, avec le foyer juste en face de la porte, une espèce de grosse cheminée toute droite. Est-ce là le creux de feu d'origine, celui que j'avais imaginé ? J'en doute. Afin… Pendues à une barre deux vieilles cloches dont le timbre prouve une vétusté remarquable et une usure complète. Un fourneau, plutôt une cuisinière, la table, les inévitables photos de calendrier aux murs, la fenêtre dont le volet n'a pas encore été rabattu en prévision de l'hiver. Une fenêtre au pignon, l'autre au levant. Une porte ouverte sur un étroit corridor semble-t-il, et pourtant ce ne sont que les chiottes placées tout au bout, derrière lesquelles une porte, dans le temps, donnait sur l'écurie. La porte d'à côté conduit au galetas et à la chambre du haut. Une troisième porte, au fond, donne sur l'écurie, tandis que sa voisine s'ouvre sur la cave. Une cinquième, que nous avons laissée derrière nous, juste à côté de la porte d'entrée, vous fait accéder à la chambre du bas. Faites-e compte, six portes pour une cuisine grande comme un mouchoir de poche, six portes et deux fenêtres, que reste-t-il pour les murs ?

On monte au galetas. On visite la chambre. La vétusté maximale, vieilles paillasses sur lesquelles tu te coucherais à peine. Au galetas, vide pour l'essentiel, quelques vieilleries cependant, un perquet en parfait état, une baratte à beurre, et d'autres trucs de moindre importance placés dans l'ombre de la pente du toit. Un début de petit musée, en quelque sorte. Des objets de chez Pantalon qui subsistent là, oubliés par les propriétaires.

On redescend. Visite de l'écurie, petite, sympathique, en somme, qui n'accueille toutefois plus de bétail. Celui-ci, en saison, des génisses, reste dehors pour les quatre mois d'alpage qui se déroulent sur le territoire de la Cerniaz auquel on a adjoint celui de la Palestine, propriété du village des Charbonnières. Le tout est amodié, non par Olivier Genier, mais par son frère Jean-Claude établi du côté de Neuchâtel. Retour à la cuisine. La cave, maintenant, petite voire minuscule. La cave ou la chambre à lait ? Plutôt cette dernière, tandis que la cave aurait été abandonnée au profit de l'écurie. A voir.

Dans tous les cas c'est un local resserré, manquant d'envergure.

Visite de la chambre du bas. La fenêtre donne au levant. Plaisante, juste le lit à changer dont la paillasse elle aussi, je dis paillasse, il s'agit plutôt de matelas, doit être bourrée d'acariens. Deux armoires encastrées dans le mur extérieur. Jolie. Un petit fourneau. On chaufferait à peu de frais pour vous rendre cette pièce tout à fait accueillante. Il en est de même pour la cuisine.

- Tu viens de temps en temps, que je dis à Olivier Genier.
- Pas souvent, qu'il me répond.

Et puis une moue. Ca veut dire peut-être jamais. Le propriétaire, Olivier Rochat, est décédé depuis quelques années. C'est l'une de ses filles qui s'occupe de la montagne. Elle loge, quand elle vient, dans le cabanon qu'il y a à la Caquerettaz, en dessous de l'ancienne carrière. Mais elle monte, semble-t-il, de moins en moins souvent. Tout passe, tout lasse. Et l'on abandonne sans remord souvent des pans entiers de son passé.

La visite est faite.

L'amodiataire est sur le pas de porte. Il cote.

- Une photo, lui dis-je ?
- Oh ! qu'il me dit, je ne suis que le berger.

La Cerniaz, question de pâturage, va donc avec la Palestine. Les deux ensemble pour une jolie montagne pas trop élevée avec quelques bons plans, même des très bons, tel le Champ du Moulin situé juste au-dessus de la route de Mouthe, pas très loin de la Cornaz. Quel moulin ? On s'est souvent posé la question en estimant peut-être qu'avait été testé ici le moulin révolutionnaire de certains Rochat du village à la fin du XVIIIe siècle.

On remonte dans la voiture pour redescendre au village. J'ai pris une douzaine de photos. Mais l'intérieur du chalet est si petit qu'on n'arrive pas à avoir suffisamment de recul pour vous encadrer un sujet quelconque. Y en aura-t-il une seule de bonne digne de figurer dans cette brochure ?[2] N'y verra-t-on pas trop le chenit qui témoigne de l'inoccupation du chalet ?

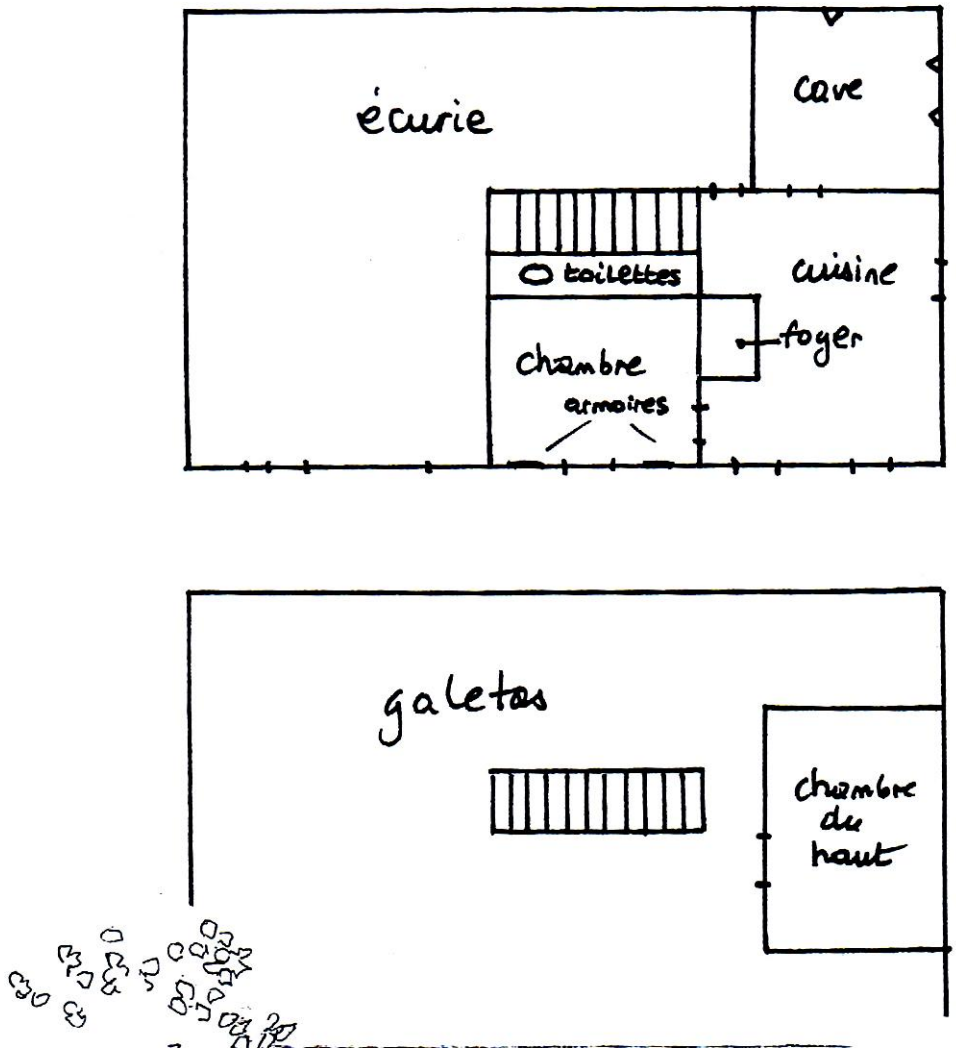
Nous retrouvons le village où j'offre une bouteille à mon hôte pour le remercier. Il est très exactement 11 h 25 au clocher de l'église. La visite, y compris le voyage aller et retour, a duré 22 minutes, soit 1320 secondes ! Le tiers ou le quart de ce qu'il me faut maintenant pour vous la raconter !

Les Charbonnières, le 12 novembre de l'an 2000.

[2] Rémy Rochat, Construction du chalet de la Cerniaz en dessus du village des Charbonnières, Editions Le Pèlerin, 2000.

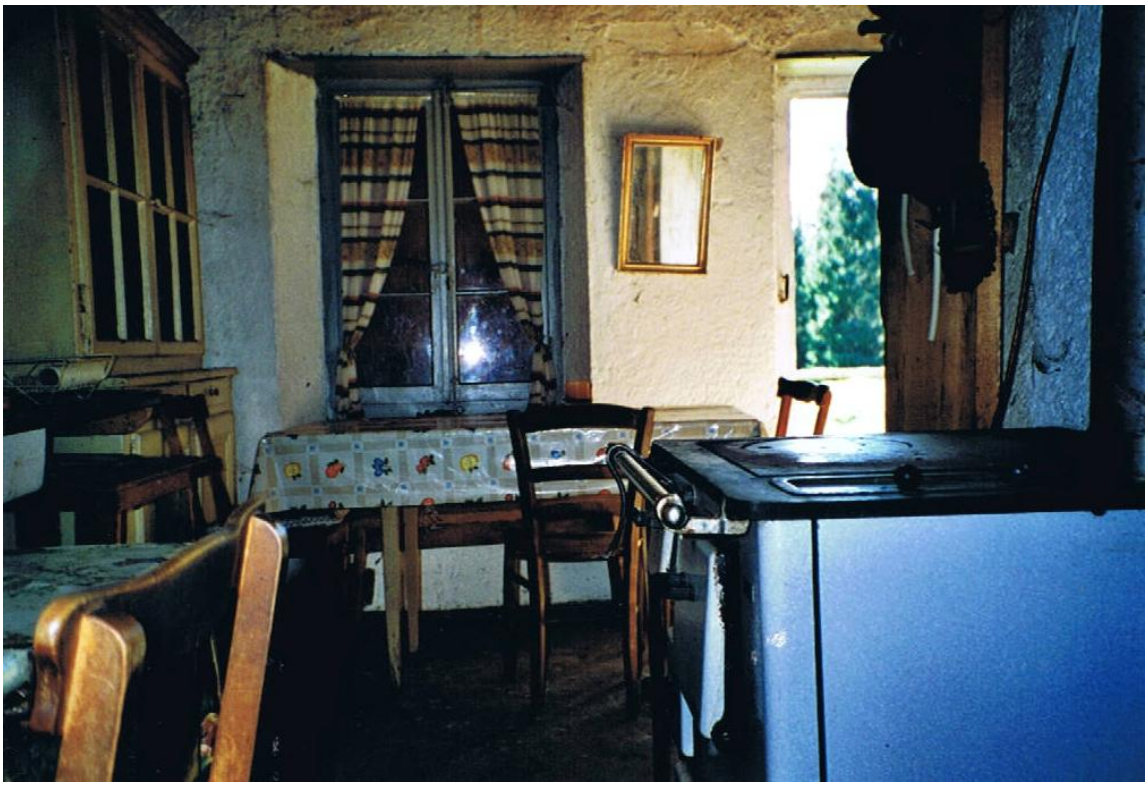
Plan approximatif de l'intérieur de la Cerniaz

nov. 2000 PR



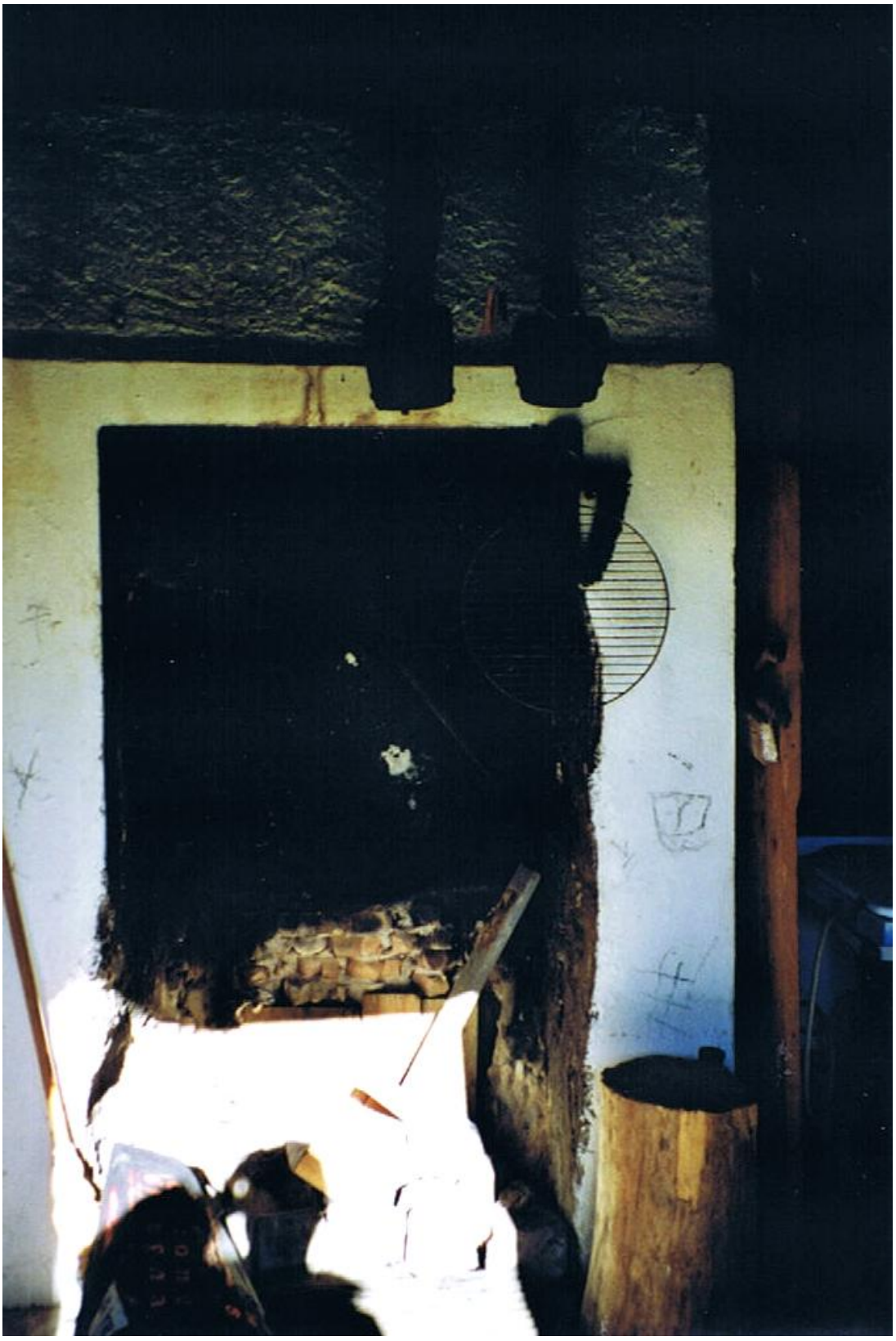
L’écurie.

La grande porte de l’écurie vue de l’intérieur.



Cuisine, angle sud-est.

Cuisine, angle nord. Au plafond les branches en V pour supporter le tranche-caillé et le débattoir. A la Cerniaz, on fabriquait surtout des tommes que l'un des fils Pantalon, Beud, pouvait vendre à la laiterie du Pont.



Cuisine, le foyer, alors que l'on n'y voit pas grand-chose. C'est là qu'était suspendue la chaudière autrefois. Celle-ci a naturellement disparu. Tronc pour faire le petit bois. Photo par ailleurs assez mystérieuse.

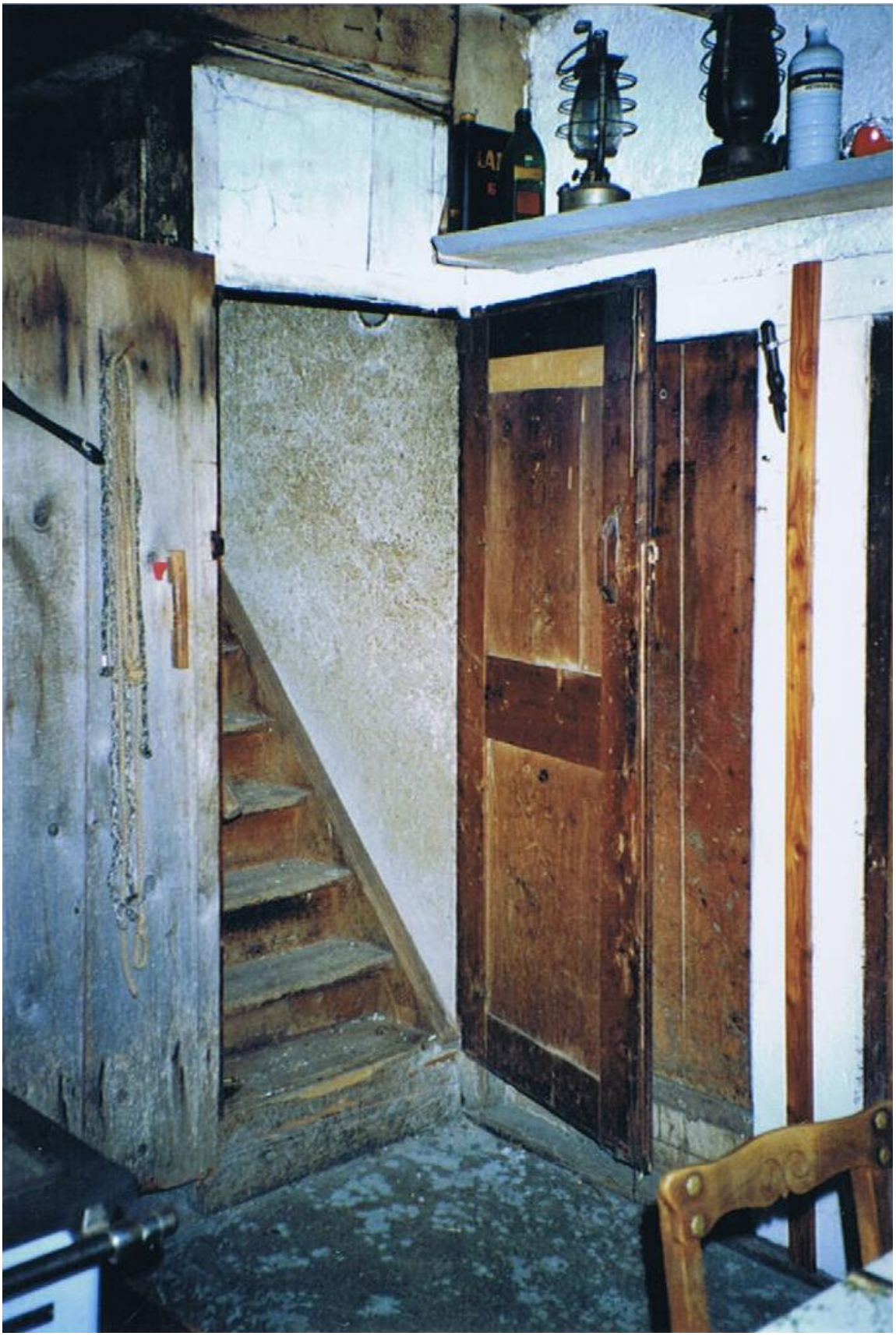
Fenêtre de la chambre du bas.

Fourneau de la chambre du bas. On pourrait trouver ici un rien de confort.

Chambre du bas toujours.

Ancienne chambre à lait avec les bornatz.

Cuisine, porte qui conduit à la chambre à lait.



L’escalier qui conduit à la chambre du haut depuis la cuisine. Combien de fois Louis y est-il monté ?

Galetas et chambre unique du haut. Un petit monde toujours sympathique, que ces combles de chalet où l'on y dort du sommeil du juste tout en entendant au fond de ses lointains sommeils le bruit des clochettes des vaches broutant dans le pâturage.

Chambre à coucher. On n’y dormirait pas si mal.

La poutraison, toute simple.

Olivier Genier, paysan, amodiateur, berger et gros fumeur de cigares ! Aujourd’hui décédé.

Retour dans le passé

Photo Lugrin, un ami de la famille. La Cerniaz à la fin du XIXe siècle ou au tout début du XXe. Toute la famille est rassemblée à proximité du chalet dans des poses de convenance. Il y a même du feu dans le foyer. Visage idyllique de la vie de nos alpages… Surtout le dimanche, quand il fait beau et que chacun est monté du village pour retrouver la délicieuse bâtisse et manger la crème dans le bagnolet avec la cuillère de bois. N'est-ce pas, Jeanne ? Car on a oublié de vous le dire, par delà le temps, Jeanne, c'est notre grande amie !

Photo du même lugrin d'Yverdon. Toute la famille. Arrière : Albert (1880) – Jeanne (jumelle, de 1880) – Alice (1881) – Louis (1875). Rang du milieu : Marthe (1883) – Jenny (la mère) – Louis (le père) -. En tailleur : Emile (1884) – Robert (1887).

Au chalet Hermann monté par la famille au début du XXe siècle. Albert – Jenny sa mère - un armailli.

Charles-Louis dans la quiétude de la vieillesse. En promenade aux Marichets.

Un chalet au-dessus du village

On le voyait parmi les bois, dans la clairière qu'il y a là-haut, perché sur sa petite colline. Il était tout menu, ramassé sur lui-même, sans néanmoins que la beauté de ses lignes, n'en soit affectée. Il avait été à l'époque, à la fin du siècle passé, à l'image exacte de son propriétaire et de son troupeau, comme aussi de la surface modeste de ce pâturage. On sentait là, à le voir, le plaisir de tenir bien serré entre ses mains ce que l'on possède plus que le vain désir d'anticiper l'avenir et de croire qu'un jour l'on aura plus et mieux, quant à l'argent ou aux biens immobiliers.

Son propriétaire, il s'appelait Louis. Louis Rochat dit Pantalon. Ou encore Louis Rochat du Vieux Cabaret. Et ses ambitions étaient exactement circonscrites. Son chalet n'en était pas moins devenu l'un des plus beaux de la région, si adapté à sa petite clairière, si tendre et si beau dans ses formes simples et ses dimensions réduites, que rien qu'à le voir on était transporté, encore qu'il fallait bien sûr avoir l'amour de ces choses.

Du village on y accède en un rien de temps, à pied ou avec un char et un cheval. C'est là, juste au-dessus des derniers champs des Grands-Billards, plus haut de deux cents mètres que la route de Mouthe. Arrivé là-bas, on voit aussitôt sa citerne avec son balancier, son toit de tôle que l'on peignit en rouge, et puis sa façade avec entr'autres éléments dignes d'intérêt, sa porte d'écurie voûtée et étonnement basse, comme si dans le temps, les gens, ils avaient tous été petits.

Toujours, hors saison, je me promène dans les parages pour le retrouver sur sa colline, le petit chalet, les portes fermées, autant celle du logis que celle de l'écurie. Cette dernière, une fois pourtant, je pus la pousser. Et je me retrouvai aussitôt dans cette partie du chalet essentiellement en bois, hormis les murs, qui n'a que peu changé depuis l'époque de sa construction, en 1892. Je découvris son obscurité dans laquelle pourtant, peu à peu, au fur et à mesure que le regard s'habitue, je pus discerner des formes et des lignes. Dans l'écurie on est bien, et l'on se souvient sans peine des montées d'autrefois qui étaient belles et qui bientôt mettaient des bêtes tour à tour sur le pâturage et dans le chalet. Oh ! ce n'était certes pas un gros train que possédait Louis. Pouvait-il seulement rentrer vingt bêtes dans son écurie, vaches laitières et jeunes y compris ? Mais ce n'est pas le nombre qui compte, plutôt l'amour qu'on lui porte, à son bétail. Et puis à celui-ci assurément, il y tenait autant que s'il se fut agit d'un immense troupeau.

Sur le devant du chalet maintenant, assis sur un mauvais banc, tu vois la montagne, et aussi, au travers des branches, quelques-unes des maisons du village. Autrefois, oh ! ils les ont laissé pousser, ces arbres, la vue était plus étendue qui t'offrait le village en entier et puis l'autre, là-bas, le Pont, et surtout les extrémités de ces deux lacs dont la communication se fait sous le pont de la Goille. Et il n'est pas impossible non plus que l'on n'ait pas vu les Alpes, là, un peu sur la gauche, dans l'échancrure du Mont-du-Lac.

On domine. Et là, dans cet air que l'on trouve meilleur, parce qu'il est déjà celui de la montagne, on se fait philosophe. On va crânement son chemin dans la vie. On traverse les saisons d'alpage sans heurts. Et puis la maison n'est jamais loin que l'on peut apercevoir au travers des arbres. Des fois, ça rassure. Les autres, eux tous, la femme et les enfants, quatre garçons et trois filles, on sait qu'ils sont là-bas.

Je ne vis jamais ni la cuisine ni les chambres, celle du bas et puis celle du haut où je serais monté, je présume, par des escaliers de bois dont les marches craquent sous le pas. A la cuisine, voici le voyer. Malheureusement la chaudière n'est plus là. Un jour, ceux de chez Louis, ou plutôt de chez Pantalon, car on les appelle plus souvent encore de cette manière, et ce fut le cas de beaucoup d'autres de par ici, ils l'ont venue à un brocanteur de la ville. Celui-ci était venu pour dire :

- Allez, vendez-la moi, votre chaudière, vous le la servirez plus, ce n'est plus d'époque que la fabrication du fromage dans ces petits chalets.

Et la voilà donc la chaudière, petite mais toute belle ventrue, avec dedans du soleil quand on l'a bien nettoyée et qu'elle brille, si adaptée aux lieux et à son usage, elle prend le chemin de la plaine d'où elle ne remontera plus. Ne reste plus alors dans la cuisine, outre le foyer dont on n'use plus, on utilise plutôt un petit potager venu d'en bas, avec une porte qui lâche, qu'une table et deux bancs. Le strict minimum, une misère pour qui a connu la grande époque de la fabrication, que cela soit du fromage ou de simples tommes que l'on préparait et affinait en vue de les vendre à la laiterie du Pont. Et maintenant, parce qu'il n'y a plus de chaudière, la cuisine, elle est comme nue, dépouillée et triste.

Mais à l'extérieur, Ô miracle, rien qui n'ait changé depuis les débuts, alors que l'on construisait ce chalet. Toujours cette porte voûtée ou cintrée, et si basse qu'elle te fait vraiment comprendre que les générations d'aujourd'hui, elles sont plus grandes de vingt bons centimètres. On était plus petits dans le temps, c'est une certitude, à cause du trop de boulot, et puis aussi d'une alimentation moins riche que de nos jours. Et puis l'on vieillissait plus vite. Ainsi, à cinquante ans souvent, l'on était usé. On l'avait précisément été par ce trop de boulot. On était vieux avant l'âge. On ne courait plus. On ne faisait plus que de marcher, souvent une canne ou un bâton à la main.

On le voit sur sa petite éminence, le chalet à Louis. Il est à l'écart. Ici l'on ne passe guère. Il faut vouloir le découvrir pour monter. Il est au cœur de ses forêts. Et sans qu'on ne le veuille, sa beauté étonnante se révèle d'abord par le rouge de son toit et puis par le blanc cassé de ses murs de chaux. Tout s'harmoniserait si l'on ne tenait pas compte de cette barrière récente que l'on a posée, en métal, de la tubulure, une horreur qui te fait mal aux yeux. Ici ce ne devrait être que le royaume de la pierre et du bois, de rien d'autre, mis à part peut-être les tôles pour le toit qui, dans la région, ont fini par faire partie intégrante du paysage après qu'elles aient recouvert les vieux tavillons qui restent encore dessous.

Il ne savait peut-être pas qu'il était si beau, son chalet, Louis. Simplement il l'avait voulu modeste, selon ses goûts, et quand bien même cette modestie aujourd'hui fait sourire. Un si petit chalet, disent certains, le sourire aux lèvres. Et pourtant ne riez pas, et apprenez à l'aimer quand vous venez le voir au printemps ou à l'automne, jamais en été, à cause qu'il peut y avoir du monde, plus souvent encore, tiens, au cœur de l'hiver, quand il disparaît presque sous la neige, et que l'on ne voit presque plus que son toit qui est un grand chapeau posé sur des restes de murs et sa cheminée Mais près de lui on s'y trouve, et quelque soit la saison, toujours surpris, ému. C'est qu'il a l'art, ce chalet, de nous faire remonter dans le temps pour nous donner à retrouver Louis qui serait là, assis sur le banc de planches, près de la fenêtre de la chambre devant. On s'approcherait de lui, ce serait presque la fin de la saison d'alpage, pour lui serrer la pince et lui dire deux mots. On lui assénerait en premier :

- Tu vois, Louis, ton chalet, que tu as construit il y a cent ans déjà, et même plus, il est toujours là, et il n'y a pas de raison de croire que dans un siècle il ne sera pas toujours là.

Louis ne fut jamais un rapide. Il répondrait :

- Tu crois ?

Alors on se serait serré l'un près de l'autre sur le petit banc qu'il y a, le dos appuyé au mur que le soleil de la journée aurait chauffé à notre intention. On aurait causé, de tout et de rien, mais surtout du village et de ses gens que nous connaissons. On aurait vu le monde au travers des branches. On aurait été bien là, tranquille sans que rien ne nous dérange ni ne nous tire ailleurs, surtout pas à ces kermesses de par le Pont, hein, Louis, de ces amusements dont nous ne savons pas que faire, nous deux. Car c'aurait été justement un samedi après-midi, et même de si loin, l'on aurait entendu d'ici la musique tour à tour proche et lointaine, sourde ou aigrelette, des carrousels.

Et l'on n'aurait pas quitté le banc tandis que d'autres ailleurs s'amusent. Et le temps, tandis que l'on aurait causé, il ne nous aurait plus rien été. Il n'y aurait plus eu que nous deux à regarder devant nous le paysage, et puis le ciel où l'on aurait vu se développer au-dessus des arbres un nuage formidable, et si beau, et si lumineux que l'on en aurait été ébloui.

Alors Louis, en connaisseur de ces choses, et puis aussi parce qu'il aurait vu tout à l'heure des signes offerts par son bétail couché dans l'herbe un peu sèche pour ruminer, paisible, heureux, il aurait dit :

Il te faut redescendre au village avant la pluie, mon ami, car dans une demi-heure elle sera là.

Ce chalet, là-haut, qu'il a construit, Louis, il s'appelle la Cerniaz, et c'est véritablement l'un des trois ou quatre beaux que compte la commune. Pour le reste, soyons franc, bâtisses allongées et sans grâce, modernes, c'est sans âme aucune, c'est de l'ordinaire, du tout venant d'où la poésie est absente.

Et quand on se retourne une dernière fois en arrière alors qu'on redescend au village, le chalet, encore plus beau sur sa petite colline, on pourrait croire l'enserrer entre ses mains tant il est petit.

N'est-il pas beau, le chalet à Louis, la Cerniaz, anciennement la Caquerettaz…

La Cerniaz aujourd'hui. Ici le temps semble s'être arrêté à l'époque de Louis.